

Du récit de vie à l'entretien narratif chez les jeunes de la rue à Lubumbashi

Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Ph.D.

Université catholique de Louvain - Belgique

Balthazar Ngoy Fiama Bitambile, Ph.D.

Université de Lubumbashi – République démocratique du Congo

Résumé

L'objectif de cet article est de rendre compte de l'approche méthodologique utilisée dans notre recherche doctorale qualitative intitulée « Autoreprésentations des jeunes garçons de la rue à Lubumbashi, R. D. Congo¹ ». Cette étude prévoyait l'usage de la méthode monographique basée sur les récits de vie. Cependant celle-ci s'est avérée moins pertinente et nous a amenés à utiliser la méthode des interviews qui s'est révélée pertinente et adaptée aux jeunes africains. Alors, l'entretien semi directif qui « n'est ni entièrement ouvert, ni canalisé par un grand nombre de questions précises » (Desmarais & Grell, 1986, pp. 14-15) était associé à l'observation. L'intérêt porte sur l'image de soi de onze jeunes garçons de la rue abordés et leurs réactions à la représentation sociale. Cet exposé s'articule autour de points suivants : Contexte de l'étude, problématique, approche méthodologique, difficultés rencontrées et quelques résultats.

Mots clés

JEUNES DE LA RUE, ENTRETIEN NARRATIF, OBSERVATION DIRECTE, OBSERVATION PARTICIPANTE

Introduction

Nous remercions les organisateurs de ce troisième colloque international francophone sur les méthodes qualitatives d'avoir accepté notre proposition de communication. Notre propos est axé sur l'approche méthodologique en recherche qualitative générale. Il n'est pas facile d'entreprendre une étude sur les jeunes garçons de la rue. Nous avons planifié l'utilisation des récits de vie dans la collecte des informations, finalement nous avons eu recours aux entretiens qui se sont avérés pertinents. Notre exposé est subdivisé en six sections suivantes : présentation du contexte de l'étude, problématique de notre

préoccupation, approche méthodologique, difficultés rencontrées, présentation de quelques résultats, conclusion et pertinence de la méthode utilisée.

Contexte de l'étude

La République Démocratique Congo, jadis Zaïre, a connu différentes périodes de crise dont trois retiennent notre attention : d'abord la crise socio-économique des années 1971-1974 marquée par la zaïrianisation dont les effets néfastes de l'économie ont été manifestes en 1975 jusque vers 1978 (Ndaywel è Ziem, 1998), ensuite la crise socio-politique des années 1992 décrivant les dernières cartes du dinosaure (Braeckman 1996) et caractérisé par les conflits interethniques entre les Katangais et les Kasaiens (ressortissants des provinces du Katanga et du Kasai). Cette crise débuta vers l'année 1990 et fut très ressentie en 1993. Enfin l'agression rwando-ougando-burundaise déclenchée le 2 août 1998 qui a ensanglanté notre pays dont les conflits aussi bien latents que manifestes se sont concentrés ces cinq dernières années à l'Est. Toutes ces crises ont eu un impact négatif sur divers plans à savoir économique, politique, éducationnel, social, sécuritaire voire culturel. L'une des conséquences est que l'enfant en est la première victime dont un indice est la rupture familiale suivie de l'errance. Sa présence dans la rue l'expose à d'énormes difficultés qui le poussent à arrêter des stratégies de survie, d'où la déviance et la formation de bandes.

Aujourd'hui la présence permanente, des enfants vagabonds, dans la rue, de jour comme de nuit est inquiétante et étonnante. Elle constitue un foyer criminogène. Quand bien même le phénomène pourrait être considéré comme une bombe à retardement, les effets néfastes enregistrés à ce jour sont macabres : vol parfois à main armée, viol souvent avec violence, toxicomanie et agressivité chez la plupart des garçons ainsi que la prostitution chez certaines filles. Soucieux de mettre hors d'état de nuire les enfants en situation d'errance et contrecarrer leur vulnérabilité, le gouvernement provincial, sous l'égide du gouverneur de province, avait réhabilité à grands frais un centre de récupération. Après avoir décrété l'opération dite « *shege² zéro* » durant l'année 2008, l'échéance est arrivée à terme en 2009. D'où tous les vagabonds ont été ramassés en vue de les interner dans ladite institution pour leur prise en charge. Néanmoins les jeunes reclus trouvent toujours une occasion de s'évader pour errer dans la ville où ils sont traqués par la police. Quelques-uns bénéficient de la prise en charge dans les maisons d'accueil salésiennes et descendent dans la rue pour la débrouille.

Notre champ d'investigation est la ville de Lubumbashi. Deuxième ville du pays, elle est constituée de sept communes dont six urbaines et une urbano-rurale (Dibwe Dia Mwembu, 2008). Selon le dernier recensement réalisé en

2007 par la ville de Liège dans le cadre du jumelage, la ville compte 1 200 000 habitants. Une étude consacrée au recensement des enfants de la rue en 2003 (Kaumba, 2005), les a estimés à 704, soit 0,59 % de la population globale.

Problématique

Les jeunes dits de la rue sont stigmatisés marginaux, déviants, sorciers et violents par la société globale qui attribue à quelques-uns d'entre eux un pouvoir maléfique qui les pousse parfois à semer la terreur. Ces jeunes rejettent en bloc cette labellisation et « déclarent être pacifistes mais appelés à se défendre lorsqu'ils sont menacés » (Mulumbwa, 2008, p. 203). Ils éprouvent, à l'instar de ce qu'analyse Furtos (2008), une souffrance psychique d'origine sociale. Par contre, ils arrivent parfois à valoriser ces mêmes qualifications stigmatisantes pour avoir de l'ascendance sur les membres de la société globale qu'ils traitent de vauriens et se désignent comme sorciers ou violents. C'est ce que Kinable (2004) qualifie d'un renversement de la situation à son profit, un retournement par soi contre l'extérieur. Dans le cas où ils se sentent contraints d'accepter les qualificatifs portés contre eux, ils se désignent à la troisième personne du pluriel au lieu de la deuxième et utilisent "Ils, eux" au lieu de "nous". Quoiqu'il en soit, fait remarquer Pirot (2004) :

La réalité est en fait beaucoup plus complexe. D'abord parce que le seul facteur économique ne suffit en aucun cas à expliquer le phénomène des enfants de la rue. Un discours beaucoup plus proche de la réalité tente d'analyser le phénomène à travers une grille non plus purement économique, mais socio-économique. Cette analyse intègre ainsi certains facteurs démographiques (p. 62).

L'implication de multiples facteurs en interaction, notamment familiaux (maltraitance, divorce, dysharmonie familiale), politiques (conflits interethniques, guerre d'agression), socio-économiques (pauvreté, misère, manque d'emploi, non paiement de salaire), culturels (accusation de sorcellerie), criminologiques et psychologiques, détermine l'éclosion du phénomène. « L'éducation familiale, droit primaire des enfants, se trouve supplantée par celle de la rue étant donné que les parents éprouvent d'énormes difficultés à subvenir aux besoins de leurs enfants » (Kasongo Maloba Tshikala & Kinable, 2010, p. 5). Le paradoxe entre la précarité des conditions de vie de la rue dont ils se plaignent sans l'abandonner, nous pousse à analyser le phénomène à la lumière de la théorie de la résilience de Cyrulnik (2002) qui la définit comme le ressort de ceux qui ayant reçu le coup, ont pu le dépasser. Entravés dans leur aventure sociale et culturelle, ils seraient devenus résilients grâce à la déviance. D'où l'analyse de quelques facteurs de leur résilience.

Pourquoi toutes les familles misérables ne rejettent-elles pas leurs enfants à la rue et pourquoi tous les enfants marginaux ne sont-ils pas dans la rue? Pourquoi cette attirance de la rue qui l'emporte sur tout autre investissement? Autant des questions qui sont fréquemment posées. Nous sommes partis de l'hypothèse selon laquelle les jeunes de la rue s'estimeraient vaillants, débrouillards et performants malgré la précarité de leurs conditions d'existence. De cette hypothèse principale deux hypothèses secondaires s'en dégagent, à savoir : ils n'accepteraient pas facilement l'image négative leur renvoyée par l'environnement d'une part et développeraient des réactions tendant, soit à punir l'entourage, soit à retrouver l'image positive par la revalorisation et la conformation aux normes sociales d'autre part. Eu égard à ce qui précède, notre attention se focalise sur l'image que se font ces jeunes compte tenu de leur mode de vie précaire, en terme de représentation aussi bien de soi que sociale.

Approche méthodologique

Notre approche est qualitative. Nous avons prévu dès le début d'utiliser la méthode des monographies en recourant aux récits de vie pour lesquels Cortazzi (1993) signale qu'un certain nombre des théoriciens de la littérature suggèrent trois conditions nécessaires ou critères pour les mener, à savoir la temporalité, la causalité et l'intérêt de l'homme. Dans le cadre de notre étude, nous avons proposé de recueillir, lors de la pré-enquête, les données sur les jeunes de la rue dont l'âge va de 12 à 18 ans. C'est ainsi que du 29 avril au 14 septembre 2007, nous sommes descendu sur le terrain et nous y avons abordé 30 jeunes âgés de 11 à 18 ans notamment 28 garçons et 2 filles rencontrés dans la rue lors de leurs activités de survie. Ils avaient tous le statut d'enfants de la rue.

Passant de trente jeunes de la rue (28 garçons et 2 filles) à onze garçons de la rue dans l'enquête proprement-dite, nous avons réalisé trente et un entretiens. Nous avons également interrogé quatre filles jouissant de la prise en charge institutionnelle pour les contraster avec ceux de garçons. Nous avons enfin recueilli des témoignages auprès de six adultes en raison de deux entretiens chacun. Quatre critères nous ont guidé dans le choix de sujets devant participer à la recherche, à savoir : l'âge du sujet (qui est de douze à dix-huit ans), l'heure (souvent tardive ou de classe), le lieu de rencontre (public) et l'activité réalisée au moment de la rencontre (la débrouille durant la période scolaire et pendant les heures de classe). Néanmoins le critère âge ne constituait pas une limite étant donné qu'en définitive nous avons eu parmi les jeunes abordés deux sujets de moins de douze ans et trois de plus de dix-huit ans.

En nous servant d'un guide d'entretien constitué de 11 questions, nous sollicitons la parole de chaque jeune rencontré pour qu'il s'exprime sur la manière dont il vit sa situation, mais parfois le silence prolongé durant l'entretien et l'irrégularité des rencontres ne nous avait pas permis d'avancer. Ensuite le problème de cadre s'était posé avec beaucoup plus d'acuité, car ce n'était pas possible d'amener les jeunes dans un bureau pour les entretiens et leur demander de raconter leur vie pendant minimum quarante-cinq minutes comme le signale Grégoire (2003). D'ailleurs pour atteindre les 30 jeunes, nous avons eu recours à l'effet « boule de neige » (Bertaux, 2006, p. 57). Et pour bien mener nos entretiens nous amenions les jeunes dans l'enceinte d'une école où nous nous asseyions tous à même le sol pour échanger. Ces difficultés nous ont amené à considérer non pertinente cette méthode conçue pour recueillir des données auprès des adultes en occident. Elle s'est alors avérée inadéquate sur les jeunes africains de la rue, car ni le contexte, ni les sujets d'étude ne s'y sont prêtés.

Durant l'enquête proprement dite que nous avons menée de novembre 2008 jusqu'à mars 2009, vu la difficile transposition de la méthode, nous avons jugé utile d'adapter notre approche au contexte et aux sujets à aborder. Et comme l'affirme Bertaux-Wiame citée par Desmarais et Grell (1986) : « un entretien n'a vraiment lieu que lorsque la personne prend la parole pour elle-même et entend dire quelque chose sur sa vie, rompant ainsi la relation de dépendance qui peut s'établir avec le chercheur » (pp. 14-15). C'est ainsi que nous avons fait appel à la méthode des interviews en utilisant les entretiens semi directifs inspirés des récits de vie et triangulés avec l'observation directe et participante. À partir des récits de vie particuliers, souligne Bertaux (1981), il y a lieu d'en tirer profit à l'instar des études de Chicago qui regroupent un ensemble particulier des processus sociaux présentés sous le titre de déviance (délinquance juvénile, criminalité, toxicomanie, vagabondage) et qui ont donné lieu à la théorie de l'interactionnisme symbolique, mais confrontés selon Lainé (2004) aux questions fondamentales relatives à la pertinence et à la consistance d'une part et à la validité méthodologique d'autre part.

Pour mieux repérer les jeunes visés par notre recherche, il nous a fallu avoir un point de regroupement (Bertaux, 2006). Ce point de regroupement était une institution semi-ouverte dénommée "Maison Bakanja" qui accueille environ trois cents garçons. Elle assure un hébergement de nuit aux jeunes de moins de dix-huit ans qui pendant la journée vont *choquer* (se débrouiller) dans la rue et reviennent soit pour cuisiner, soit pour dormir. Les filles de la rue étant rares et difficiles à atteindre, nous n'avons rencontré que celles dites en difficultés et qui sont prises en charge dans deux institutions : la "Maison Laura" qui fonctionne sous un régime fermé et la "Maison Magone filles" qui

est une institution ouverte. Ces institutions font partie de l'Œuvre Maman Marguerite (OMM) qui compte 15 maisons d'accueil suivantes :

- 1- Amani ya Bwana
- 2- Bakanja centre
- 3- Bumi
- 4- Caroline
- 5- Crisem (cris de secours aux enfants marginalisés)
- 6- Ferme chem-chem
- 7- Ferme Jacaranda
- 8- Maison Laura
- 9- Maison Magone filles
- 10- Maison Magone
- 11- Maison Bakanja
- 12- Maison Louis Amigo
- 13- Maison des jeunes
- 14- Saint André
- 15- Sainte Famille

Marguerite est le nom donné en hommage à la mère de Don Bosco, ce prêtre catholique français qui avait pour vocation de s'occuper des jeunes pauvres dans le monde. Toutes ces maisons ont le même principe en dépit de petites nuances liées à l'organisation interne de chacune : le jeune qui vient frapper à la porte est en conflit avec le monde des adultes. Il a été chassé à la maison, il a été accusé de tous les maux, il a pris la fuite suite à ce conflit (Bakanja News, 2008). Elles poursuivent trois objectifs suivants : restaurer la confiance du jeune, le réinsérer en famille ou en société et assurer le suivi. Concrètement, quatre moments clés déterminent le processus : accueil, encadrement, réinsertion et suivi. Ces institutions relèvent de l'initiative de l'église catholique pour combler la lacune de l'absence de l'État dans la prise en charge des jeunes en difficultés dont la plupart sont des projets mort-nés. La promulgation de la Loi n°09/001 du 10 janvier 2009 portant sur la protection de l'enfant constituait un bel espoir pour combler la lacune du manque de texte en ce domaine, mais son applicabilité pose actuellement problème.

La mission de ces institutions est la socialisation des jeunes en difficultés. Cette notion implique l'éducation et est à comprendre comme :

une aide apportée par un ou plusieurs éducateurs au développement harmonieux d'un éduqué dans un milieu auquel il

convient de l'adapter. Elle vise à épanouir la personnalité de l'enfant en vue de son adaptation future à la société globale (Wery cité par Malewska-Peyre & Tap, 1991, pp. 9-10).

Elle est primordialement assurée par la famille, puis relayée par d'autres milieux tels que l'école, l'église, le groupe de pairs et le mouvement de jeunesse. Faisant alors suite à l'éducation, la socialisation est conçue comme « le processus par lequel la société impose à l'enfant ses règles et ses normes » (Malewska-Peyre & Tap, 1991, p. 49), ou encore comme « le processus favorisant ou permettant l'intégration sociale et la construction identitaire » (Parazelli (2002, p. 136). Cependant celui-ci n'est véritablement réussi que dans la mesure où il conduit à l'épanouissement et à l'autonomie de la personne. Pour y parvenir, nous avons fait recours aux entretiens et à l'observation.

Entretiens semi-directifs

Selon De Ketele et Rogers (1996) l'entretien semi-directif est :

une méthode de recueil d'informations qui consiste en des entretiens oraux, individuels ou de groupe afin d'obtenir des informations sur des faits ou des représentations dont on analyse le degré de pertinence, de validité et de fiabilité en regard des objectifs du recueil d'informations (p. 20).

Les entretiens que nous avons réalisés sont individuels et ont eu lieu dans un local de la maison d'accueil (à l'exception d'un seul qui s'est effectué dans la rue). Pour les filles par contre, ils ont été réalisés soit dans un coin de la cour de l'institution, soit dans leur salle d'étude. La durée dépendait de la capacité narrative du jeune et variait de trente minutes à deux heures avec une moyenne autour d'une heure trente minutes.

Sur le plan éthique, il était nécessaire d'obtenir un consentement informé tel que le soulignent Miles et Huberman (2003) : « Est-ce les gens que j'étudie détiennent une information précise relative aux implications de l'étude? Ont-ils librement consenti à participer – volontairement et sans contrainte? Une hiérarchie d'accords à observer [...] affecte-t-elle de telles décisions? » (p. 524). Le consentement obtenu chez les sujets ayant participé à notre recherche est un consentement verbal, libre et éclairé. Le consentant était libre d'arrêter l'entretien s'il estimait que cela allait mal pour lui.

Nous avons pris soin de prendre note durant chaque entretien. Il était théoriquement possible d'enregistrer en audio, mais nombreux d'entre eux s'opposaient à cette manière de procéder. Ce qui avait nécessité des adaptations en vue de susciter la parole de l'interlocuteur. Il nous est ainsi arrivé de

demander aux sujets de dessiner une situation dans laquelle est impliqué un enfant de la rue. Un seul jeune est arrivé à produire le dessin d'un jeune tombé du train et dont la jambe a été amputée, tandis que les autres ont eu l'occasion de produire les idées sur le thème. Une autre adaptation était la réalisation des entretiens avec les jeunes, soit lors de leurs activités culinaires, soit pendant les activités ludiques.

Un guide d'entretien constitué de vingt une questions a permis d'échanger avec les jeunes. Un autre comportant 11 questions a permis de recueillir les témoignages auprès de six adultes. Le guide d'entretien est pour Patton (1991), une liste de questions ou de problèmes qui doivent être étudiés dans le cadre d'une entrevue, et préparé en vue de s'assurer que fondamentalement la même information est obtenue à partir d'un certain nombre de personnes couvrant la même matière. Les questions étaient posées sans suivre scrupuleusement l'ordre dans lequel elles ont été établies, tandis que les questions ambiguës ou celles qui prêtaient à confusion ont été éliminées, d'autres ont été reformulées pour permettre d'avoir la même compréhension pour tous les sujets concernés par l'enquête. Selon Guittet (1983) la reformulation permet de centrer l'enquête sur le problème en intervenant le moins possible, mais en suivant le discours et en le relançant par des techniques de reformulation comme la reformulation écho et la reformulation clarification. Celles-ci consistent respectivement à répéter en des termes identiques ou équivalentes les idées qui viennent d'être émises d'une part et à mettre en lumière le sens de ce qui est confus, inorganisée et propose l'essentiel du message pour en vérifier la bonne compréhension d'autre part. Notre attention était focalisée tant sur le contenu manifeste que latent du discours. Certes « la situation d'entretien instaure une atmosphère que l'interviewer ne pourra dissocier de ses observations » (Sahuc, 1976, p. 23). D'où l'observation nous a permis de compléter les données recueillies au moyen de l'entretien.

Observation participante et observation directe

Si avec Sahuc (1976) observer c'est non seulement attendre, mais aussi choisir et préparer, notre immersion dans le milieu d'étude a été un atout important pour une bonne observation des réalités de terrain. De ce fait, nous avons recouru à l'observation participante et à l'observation directe. Nous remarquons avec Mazzocchetti (2005) que :

L'observation participante est une expression du jargon anthropologique qui traduit, plus ou moins, l'idée d'être là, de partager, d'observer, de discuter, de participer [...]. C'est vivre avec les personnes rencontrées certains moments, certains

événements, les petites choses de tous les jours. C'est s'impliquer, échanger, dialoguer, être ensemble. C'est aussi prendre des notes, raconter au jour le jour ce qu'on vit, ce qu'on sent, ce qui se dit, ce qu'on ressent (p. 20).

Notre présence permanente parmi les jeunes abordés leur a permis de nous considérer comme *mufra* (frère salésien dans leur argot), car ils nous ont assimilés aux éducateurs religieux qui les encadrent au quotidien. Et comme le souligne Albarello :

le chercheur s'intègre au groupe étudié. Il participe à sa vie et y est assimilé; il devient le témoin des comportements sociaux d'individus ou des groupes sur le milieu de leurs activités, sans modifier le déroulement de ces activités (2007, p. 89).

Grâce à cette immersion nous avons eu l'opportunité de mettre en évidence la nature de leurs transgressions et de leurs exploits à travers la débrouille et leur argot, le *kindubile*³.

Après la rencontre, nous passons immédiatement à la transcription des entretiens pour deux raisons : d'abord pour ne pas perdre certains détails du contexte et oublier les informations utiles, ensuite pour repérer les thèmes à aborder à la prochaine rencontre, soit pour clarifier les idées confuses, soit pour compléter les lacunes. Concrètement nous procédions de la manière suivante : nous recourions à notre cahier de bord pour la saisie des notes prises durant l'entretien après avoir téléchargé sur l'ordinateur, les entretiens enregistrés en audio. Ensuite nous les auditionnions pour compléter les parties manquantes afin d'obtenir un contenu cohérent. C'est en ce moment que nous repérons déjà de façon préliminaire quelques unités de sens. Ainsi la récolte des données n'était pas totalement dissociée de leur analyse.

Difficultés rencontrées

Inspirés de récits de vie, nos entretiens narratifs n'ont pas été épargnés de certaines difficultés inhérentes à la situation de recherche. De Villers et Joassart (2006) font remarquer que :

[...] s'il est indéniable qu'il existe une certaine forme de narrativité dans la manière dont un sujet parle de sa représentation de lui-même, l'on n'entre véritablement dans le récit de vie que si "quelque chose se noue" au cœur de celui-ci (p. 214).

Nous avons éprouvé quatre difficultés que nous avons contournées.

La première difficulté concerne le contact difficile à établir avec certains jeunes. Ils ne voient pas pourquoi ils abandonneraient leur débrouille pour s'entretenir avec un chercheur qu'ils soupçonnent d'ailleurs de vouloir faire du

bénéfice financier sur leur dos. Ils se sentent instrumentalisés et se permettent ainsi de monnayer l'information qu'ils nous livrent. Cette difficulté a été contournée grâce à notre immersion. La deuxième difficulté est liée au manque de franchise : le mensonge est le pain quotidien des jeunes de la rue auquel ils recourent parfois pour répondre à nos questions, mais le recoupement des réponses qu'ils nous donnent avec les renseignements recueillis auprès de leurs pairs et des adultes témoins nous a permis d'avoir l'information utile. La troisième difficulté concerne l'irrégularité des rencontres suite à la mobilité impressionnante des jeunes. Nous nous sommes ainsi pliés à leur emploi du temps. La quatrième difficulté est celle d'atteindre le nombre d'entretiens projetés. Au départ nous avons planifié un minimum de trois entretiens et cinq au maximum avec chaque jeune, mais nous avons eu deux entretiens dans certains cas et un jeune (KN) nous a accordé un seul entretien qu'il n'a même pas achevé. Cependant la moyenne d'entretiens gravite autour de trois. Nous avons également été confrontés aux problèmes d'ordre éthique tels qu'évoqués par Marshall et Rossman cités par Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer et Pires (1997) :

Est-ce que le chercheur a le droit d'intervenir sur le terrain? Doit-il, dans le cas d'une observation participante prendre part à tous les actes, même répréhensibles, du groupe social dans lequel il vit? Est-il moral que le chercheur dissimule le véritable motif de sa présence? Quelles sont les limites de la confidentialité dans la collecte de récits de vie? Le chercheur lui-même est-il en position d'évaluer les risques que peuvent courir les participants et que fait-il pour les éliminer? (p. 98).

En guise de réponses, nous disons qu'en notre qualité de chercheur nous avons le droit et nous sommes autorisé(s) d'intervenir sur le terrain grâce à l'ordre de mission officiel émis par notre promoteur belge (UCL⁴), renforcé par celui du Recteur de l'UNILU⁵ pour la descente effective sur le terrain. Ensuite, notre prise de part à tous les actes, s'est limitée à quelques gestes symboliques, car le choix du comportement à adopter sur le terrain est un réel problème qui se pose dans le milieu de la rue tant des suspicions et des rejets sont monnaie courante. Nous avons alors opté, comme Mulumbwa (2009), pour une solution de juste milieu, car chercher à se faire passer pour un des *shege* en leur parlant en *kindubile* aurait suscité la méfiance suite à la difficulté de poser certains actes comme fumer du chanvre ou insulter les gens d'une part, et d'autre part se comporter comme totalement différent d'eux donnerait l'impression qu'ils sont abordés d'en haut.

Dissimuler le véritable motif de notre présence sur le terrain aurait été injuste et malhonnête, c'est pourquoi lors de la prise de contact nous avons décliné notre véritable identité de chercheur préoccupé par le mode de vie des enfants de la rue en vue d'écrire un livre. La plupart à l'instar de l'illustration de Bertaux (2006) ont trouvé en nous quelqu'un qui s'intéresse à leur situation. Ils ont eu tant de choses à dénoncer et à raconter dont certaines concernent même leurs encadreurs religieux. Ils nous ont perçus comme allié(s) si bien que quelques-uns nous ont associé à leurs projets de vie. C'est le cas d'un jeune qui a été sollicité pour l'embauche comme vigile dans une entreprise de gardiennage, pour qui nous avons imprimé le C.V. après l'avoir saisi à l'ordinateur.

Quant aux limites de la confidentialité dans la collecte de données, nous épinglons d'abord la subjectivité des sujets qui nous a permis de considérer telles quelles leurs déclarations sans les juger, en vue de les analyser. Il nous a fallu ne pas interférer dans leurs réponses. Ensuite le contact direct ayant permis la conjugaison de l'intersubjectivité issue de notre rapport avec le sujet, nous n'avons pas pu échapper totalement à l'intervention du transfert et du contre-transfert dans nos échanges. Nous n'avons pas non plus réussi à évaluer tous les risques encourus par les participants à notre recherche. Mais pour éviter de les exposer aux attaques des pairs, nous avons réalisé la suite de nos entretiens non plus en plein air comme au début lors de l'ouverture du terrain, mais dans un cadre qui est celui de la cour d'une école ou d'un local à la maison d'accueil pour les garçons et dans l'enceinte de l'institution ou dans la salle d'études pour les filles.

Notre identité de chercheur ayant été intériorisée par les jeunes de la rue a permis notre intégration dans leur univers. La gestion des émotions était réalisée par la technique du changement au niveau logique, c'est-à-dire lorsque nous sentons la résistance de la part du sujet à répondre à une question, nous abordons un sujet qui n'a rien à voir avec le thème concerné pour lui remonter le moral et revenir ensuite en douceur à la question après le retour à l'équilibre de l'interlocuteur. Nous avons trouvé intéressante et touchante la confiance que la plupart des jeunes nous ont témoignée. Nous nous sommes familiarisés à eux, si bien qu'ils sont devenus nos compagnons, nos protecteurs et nos interlocuteurs incontestés.

Sur la plan déontologique, ces entretiens n'ont été possibles qu'en définissant clairement le contexte de leur déroulement. Le consentement libre et éclairé ci-haut évoqué, bien que verbal, a été d'une importance indéniable pour échanger avec les jeunes. Cette liberté impliquait que le jeune consentant pouvait à tout moment arrêter l'entretien sans être lié par le contrat à pouvoir

participer à notre enquête s'il estime que la situation se passe mal pour lui. Nous étions également tenus au respect de la culture, du secret professionnel et du jeune lui-même.

Dans la culture africaine en général et congolaise en particulier, l'enfant n'a pas cette autonomie et cette liberté d'expression étant donné que le surmoi est contraignant et envahissant. Disons que les entretiens se sont déroulés au cas par cas puisqu'il y a eu des jeunes qui avaient la parole facile, tandis que d'autres attendaient d'être stimulés pour s'exprimer. Le secret professionnel stipule que nous ne sommes pas autorisés à porter à la connaissance du public les informations que les jeunes nous fournissent en entretien, ce que nous avons fait. Quant au respect du jeune, il nous revient de respecter sa vie privée et de mener nos entretiens par une écoute attentive et une neutralité bienveillante qui tiennent compte de sa personnalité telle qu'elle se révèle lors de nos enquêtes. Nous tenons également à souligner la définition de notre position en tant que chercheur pour que ce rôle ne soit pas confondu avec celui d'un thérapeute ou d'un bienfaiteur. Nous avons bien promis d'orienter les jeunes vers les services appropriés pour des problèmes qui ne relèveraient pas de notre compétence en tant que chercheur.

Quelques résultats

Quelques résultats auxquels nous sommes arrivés se résument en quatre principaux points : d'abord la méthode d'analyse des données des jeunes rencontrés, ensuite le descriptif des données recueillies suivi de la manière dont ils se définissent et enfin leurs réactions par rapport à ce regard social.

Méthode d'analyse des données

Pour rendre intelligibles nos résultats, nous avons eu recours à l'analyse de contenu. Grâce à l'analyse thématique nous avons procédé par l'analyse transversale pour les données de tous les onze jeunes et par l'analyse longitudinale pour trois jeunes suivants : KL, BL, JB contrastés entre eux et avec celui d'une fille qui jouit de la prise en charge institutionnelle (WN). Nous aurions pu recourir à l'un des logiciels d'analyse qualitative en vogue, notamment Nvivo 8 ou Weft QDA, cependant son usage n'a pas été possible du fait que nous ne sommes pas encore familier à cet outil, ce qui nécessitait un apprentissage et une bonne maîtrise qui nous feraient perdre le temps. Ensuite nous avons trouvé pertinent pour ce type des données qui mettent en exergue la subjectivité, de faire recours à l'inter-analyse et à l'intersubjectivité, mais pour les données relatives à quatre sujets, en faisant appel à trois juges parmi nos collègues doctorants qui travaillent sur le terrain africain, particulièrement l'Afrique centrale, en vue de nous permettre de prendre du recul par rapport à

nos données et déceler les points de convergence et de divergence dans l'analyse.

Descriptif des données recueillies

Pour préserver l'anonymat des sujets rencontrés nous avons utilisé les codes, car l'une des limites de l'approche narrative est qu'elle « exige donc de la part du chercheur le plus grand respect. Il se doit d'apprendre à écouter, à respecter la confidentialité des entretiens et l'anonymat des personnes » (Barbier, 1997; Pineau, 1998; Niewiadowski & De Villers, 2002 cités par De Villers & Joassart, 2006, p. 216). Les jeunes eux-mêmes arrivent à dissimuler leur identité en recourant aux surnoms, généralement acquis dans la rue. Parfois ces surnoms sont variables selon les quartiers fréquentés. Le Tableau 1 donne le profil de chaque jeune.

Il ressort de ce tableau que les jeunes rencontrés présentent chacun un profil différent. Nous avons constaté que six jeunes sont originaires de la province du Kasai, trois sont originaires de la province du Katanga, un est originaire de la province du Bandundu et un autre de la province du Maniema. Parmi eux, six n'ont pas de famille à Lubumbashi, car ils viennent d'ailleurs. Cinq ont des parents et/ou des proches parents à Lubumbashi. Ils ont des statuts différents. Aucun n'a franchi la sixième primaire. Ils nous ont tous accordé plus d'un entretien, sauf un qui nous a accordé un seul entretien qu'il a d'ailleurs interrompu. Quant à la durée de vie dans la rue, elle varie d'un mois et demi à 11 ans. Il importe de retenir que la plupart des jeunes de la rue à Lubumbashi viennent d'ailleurs et principalement de la province du Kasai.

Manière dont se définissent les jeunes rencontrés

L'analyse transversale nous révèle que la représentation de soi des jeunes abordés se fait au cas par cas. La plupart s'identifient par les surnoms acquis dans bien des cas dans la rue. Ils se définissent par les souffrances qu'ils endurent dans cette vie de la rue de la manière suivante :

- Manque de considération familiale, rejet familial et incarcération (BL);
- Manque d'amour, maltraitance familiale et séquestration dans la rue (CL);
- Déséquilibre psychique et maltraitance (FC);
- Sentiment d'abandon et souffrance issue de la pauvreté (GN);
- Précarité des conditions de vie familiale et identification aliénante (HN);
- Insatisfaction des besoins et recherche précoce d'autonomie (KL);
- Pénurie alimentaire, décrochage scolaire et rejet familial (KN);
- Image négative de soi et complexe d'infériorité (UL);

Tableau 1
Jeunes garçons de la rue abordés

N°	Codes ⁶	Statut	Etudes	Age	Origine	NE ⁷	DRF ⁸
1	BL	Travailleur	5 ^e p	21	Kasaï or.	3	4 ans
2	CL	Ecolier	5 ^e p	11	Kasaï or.	3	+/- 8 mois
3	FC*	Ramasseur	3 ^e p	13	Katanga	3	6 ans
4	GN*	Travailleur	6 ^e p	13	Katanga	3	1an 6mois
5	HN	Creuseur	6 ^e p	13	Bandundu	2	11mois
6	JB*	Sorcier	1 ^{ère} p	8	Maniema	5	4 mois
7	KL	Lambda	5 ^e p	17	Katanga	4	6 ans
8	KN*	Rabatteur	3 ^e p	19	Kasaï occ.	1	5 ans
9	NL	Receveur	3 ^e p	16	Kasaï or.	2	1 ^{1/2} mois
10	TL*	Pickpocket	5 ^e p	14	Kasaï or.	3	2 ans
11	UL	Mendiant	4 ^e p	24	Kasaï or.	2	11 ans
Total des entretiens réalisés par les jeunes garçons						31	

- Sentiment de culpabilité et souffrance physique (NL);
- Déprivation et comportement déviant (TL);

Ils ont chacun sa propre souffrance et recherchent une reconnaissance sociale.

Réactions des jeunes par rapport au regard social

Les jeunes garçons rencontrés ont manifesté des réactions susceptibles d'être considérées comme conformistes, contrastées ou ambivalentes. Généralement ils se sentent victimes du regard négatif de l'entourage auquel ils réagissent parfois par la violence physique ou verbale. KL menace de lapider quiconque pourrait le traiter d'enfant sorcier.

Les souffrances subies par les jeunes de la rue leur ont permis de développer des mécanismes en vue de donner du sens à leur vie. C'est ce que nous avons proposé d'appeler « résilience ». Nous avons remarqué que c'est au cas par cas, car chaque jeune arrive à donner un sens spécifique à sa vie de la manière suivante :

- Débrouille, besoin d'autonomie et processus de sortie de la rue de BL;
- Fugue, scolarité et espoir de retour en famille chez CL;

- Fugue et espoir de retour en famille de FC;
- Précarité familiale et débrouille de GN;
- Rejet familial et prise en charge institutionnelle chez JB;
- Eloignement familial et scolarité chez HN;
- Fugue et autonomisation de KL;
- Esprit d'indépendance et de créativité de KN;
- Comportement régressif et manifestation d'espoir chez UL;
- Revalorisation des études chez NL;
- Souhait de réalisation de rêves pour TL.

Conclusion

Le contexte de notre recherche était caractérisé par une instabilité sur divers plans : politique, économique, social, culturel, éducationnel voire psychologique. Nous avons commencé la récolte des données dans une période trouble pour les jeunes concernés, car avec l'avènement de l'opération dite *shege zéro*, il est indéniable qu'aucun jeune ne pouvait accepter de participer à l'enquête tant la stigmatisation de leur marginalité ne leur permet pas de se sentir à l'abri. La précarité des conditions de vie les pousse de manière très précoce à la rupture familiale et les conduit ainsi à la déviance. Les données récoltées ont été analysées à la lumière de la théorie de la résilience en vue d'appréhender la représentation de soi et la représentation de soi sociale des jeunes abordés.

Il est important de souligner la pertinence de la méthode des interviews qui s'est révélée adaptée aux jeunes rencontrés. C'est là la richesse de la recherche qualitative, car en dépit de la difficulté de recueil des récits de vie, l'entretien narratif a été aussi efficace et valide pour aboutir d'une manière peut-être détournée aux objectifs que nous nous étions assignés. Grâce aux fragments de l'histoire des sujets interrogés, nous avons reconstruit l'histoire de chacun.

Partant de l'hypothèse principale selon laquelle les jeunes de la rue s'estimeraient vaillants, débrouillards et performants malgré la précarité de leurs conditions d'existence, deux autres hypothèses ont été élaborées comme suit :

- Ils n'accepteraient pas facilement l'image négative leur renvoyée par l'environnement;
- Cette image négative engendrerait des réactions tendant, soit à punir l'entourage, soit à retrouver l'image positive par la revalorisation et la conformation aux normes sociales.

Nous avons remarqué que les jeunes garçons forment un noyau de désespoir et recourent à l'identification aliénante. Ils sont à la recherche d'une autonomie aussi bien psychique que matérielle, mais tous n'ont pas le même investissement de leur autonomie matérielle. Les filles abordées expriment un sentiment d'espoir, car elles bénéficient de la prise en charge institutionnelle. Nous sommes ainsi arrivés aux résultats selon lesquels les jeunes rencontrés manifestent le désir de reconnaissance et semblent résilients au cas par cas. Ils s'estiment vaillants et débrouillards et considèrent vauriens les membres de la société globale. Quelques perspectives sont susceptibles d'être réalisées de la manière suivante :

- Nécessité d'approfondir la question de la sorcellerie infantile;
- Envisager de mettre un accent sur les bienfaits des jeunes de la rue en tant qu'acteurs sociaux, au lieu de stigmatiser seulement leur déviance;
- Analyser le rejet des enfants de la rue à la lumière des facteurs économiques, car tous les enfants issus des familles misérables ne se retrouvent pas dans la rue.
- On pourrait se demander : « Pourquoi les *shege* restent-ils dans la rue? ».

Notes

¹ R.D. Congo : République Démocratique du Congo.

² *Shege* (écrit aussi *chégué*) : trouve son origine selon De Boeck et Plissart (2005) dans l'arrivée à Kinshasa (capitale de la R.D. Congo) des enfants-soldats de Kabila, ressemblant à des petits rebelles, des Che Guevara. Une explication courante dit que *shege* dérive de Schengen, la ville luxembourgeoise où l'Union européenne a signé un traité abolissant ses frontières intérieures et instaurant un espace unique accessible aux étrangers par l'obtention d'un visa unique. À cet effet selon Tshikala K. Biaya cité par Kahola et Kakudji (2004), *shege* est un emprunt culturel et désigne dans l'imaginaire urbain congolais, la condition du migrant clandestin en occident.

³ Kindubile : c'est l'argot des jeunes de la rue issu de la combinaison du français, de l'anglais, du swahili et du lingala.

⁴ UCL : Université Catholique de Louvain.

⁵ UNILU : Université de Lubumbashi.

⁶ * ce signe représente les jeunes qui ont de la famille, c'est-à-dire parents ou proches parents domiciliés à Lubumbashi étant donné que la plupart viennent d'ailleurs.

⁷ NE : il s'agit du nombre d'entretiens réalisés avec les jeunes abordés.

⁸ DVR : durée de vie dans la rue, c'est-à-dire durée de rupture familiale.

Références

- Albarello, L. (2007). *Apprendre à chercher, l'acteur social et la recherche scientifique* (3^e éd.). Bruxelles : De Boeck & Larcier.
- Bakanja News (2008, Octobre). *Refuge pour les enfants de la rue. Lubumbashi : sous la tutelle des œuvres de Maman Marguerite et du Ministère des Affaires Sociales.*
- Bertaux, D. (Éd.). (1981). *Biography and society*. London : Sage.
- Bertaux, D. (2006). *Le récit de vie, l'enquête et ses méthodes* (2^e éd.). Paris : Armand Colin.
- Braeckman, C. (1996). *Terreur Africaine*. Bruxelles : Librairie Arthème Fayard.
- Cortazzi, M. (1993). *Narrative analysis*. London : Falmer.
- Cyrulnik, B. (2002). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
- De Boeck, F., & Plissart, M. F. (2005). Être *shege* à Kinshasa, les enfants, la rue et le monde occulte. Dans F. De Boeck, & M. F. Plissart (Éd.), *Kinshasa, récits de la ville invisible* (pp.155-209). Bruxelles : La Renaissance du livre.
- De Ketele, J. M., & Rogers, X. (1996). *Méthodologie du recueil d'informations, fondements des méthodes d'observations, de questionnaires, d'interviews et d'études de documents*. Paris : De Boeck.
- Desmarais, D., & Grell, P. (Éd.). (1986). *Les récits de vie; théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal : Saint-Martin.
- De Villers, G., & Joassart, C. (2006). Comment les recherches narratives peuvent-elles rendre compte des dynamiques de construction de projet? Dans L. Paquet, M. Crahay, & J.- M. De Ketele (Éd.), *L'analyse qualitative en éducation* (pp. 213-217). Bruxelles : De Boeck.
- Dibwe dia Mwembu, D. (2008). *Les identités urbaines en Afrique, le cas de Lubumbashi (RD-Congo)*. Paris : L'Harmattan.
- Furtos, J. (2008). *Les cliniques de la précarité, contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Paris : Masson.
- Grégoire, J. (2003-2004). *Le Psychodiagnostic*. [Cours inédit au DEC en Sciences de l'éducation]. Université Catholique de Louvain, Belgique.
- Guittet, A. (1983). *L'entretien. Techniques et pratiques*. Paris : Armand Colin.

- Kahola, O., & Kakudji, A. (2004). Les enfants des rues à Lubumbashi. Dans Kaumba Lufunda (Éd.). *Approches de la criminalité dans la ville de Lubumbashi* (pp. 75-121). [Rapport des recherches]. Repéré à <http://www.congoforum.be/upldocs/Approche%20de%20la%20criminalit%C3%A9%20C3%A0%20Lubumbashi.pdf>
- Kasongo Maloba Tshikala, Ph., & Kinable, J. (2010). *Enfants de la rue, phénomène pluriel et complexe à Lubumbashi, R. D. Congo*. Colloque international francophone « Complexité 2010 », Lille, France. Repéré à <http://www.trigone.univ-lille1.fr/complexite2010>.
- Kaumba L. (2005 Avril). *Les enfants de la rue au Katanga*. [Rapport d'enquête]. UNICEF, PACT-Congo et Bureau Salésien des projets de développement, Presses Universitaires de Lubumbashi.
- Kinable, J. (2004). *Criminologie psychologique*. [Cours inédit au DEA en Sciences psychologiques]. Université Catholique de Louvain, Belgique.
- Lainé, A. (2004). *Faire de sa vie une histoire*. Paris : Desclée de Brouwer.
- Loi n°09/001 du 10 janvier 2009 portant sur protection de l'enfant. Dans *Journal Officiel de la République Démocratique du Congo*, Cabinet du Président de la République, Numéro spécial.
- Malewska-Peyre, H., & Tap, P. (1991). *La socialisation de l'enfance et de l'adolescence*. Paris : Presses universitaires de France.
- Mazzocchetti, J. (2005). *L'adolescence en rupture, le placement au féminin, une enquête de terrain*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- Miles, M. B., & Huberman, M. A. (2003). *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles : De Boeck.
- Mulumbwa Mutambwa, G. (2007). Construction de l'identité *Shege* auprès des enfants de la rue au Katanga. Dans B. Rubbers (Éd.), *Enfance et lien social au Katanga*. UNILU-ULg-ULB-OCU. Non publié.
- Mulumbwa Mutambwa, G. (2008). Le lexique de la violence des enfants de la rue. Dans F. Digneffe, & K. Lufunda (Éds), *Criminologie et droits humains en République Démocratique du Congo*. Bruxelles : Editions Larcier.
- Mulumbwa Mutambwa, G. (2009). *Etude sociolinguistique du kindubile, argot swahili des enfants de la rue de Lubumbashi (RD Congo)* (Thèse de doctorat inédite). Université Libre de Bruxelles, Belgique.
- Ndaywel è Ziem, I. (1998). *Histoire générale du Congo, de l'héritage ancien à la République Démocratique*. Paris : De Boeck & Larcier.

- Parazelli, M. (2002). *La rue attractive*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Patton, M. Q. (1991). *Qualitative evaluation & research methods*. Newbury Park (CA) : Sage.
- Pirot, B. (2004). *Enfants des rues d'Afrique centrale*. Paris : Editions Karthala.
- Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L.-H., Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A. P. (Éds). (1997). *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville : G. Morin.
- Sahuc, L. (1976). *L'entretien : introduction à l'art d'écouter*. Toulouse : Privat.

Philippe Kasongo Maloba Tshikala est candidat à la promotion au grade de Professeur associé à la Faculté de Psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Lubumbashi (RD Congo). Ph.D. en Sciences psychologiques et de l'éducation à l'Université Catholique de Louvain, ses recherches et ses enseignements se situent dans le domaine de la psychologie clinique.

Balthazar Ngoy Fiama Bitambile est professeur ordinaire à l'Université de Lubumbashi. Il est Doyen de la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation et est actuellement co-promoteur de la thèse de doctorat de Philippe Kasongo Maloba Tshikala.